

#13 En vertu de la loi ! Ou le déclin du courage.



Alexandre Issaïevitch Soljénitsyne est un écrivain, poète et essayiste russe et dissident du régime soviétique.

Soljenitsyne entreprend des études de sciences et de lettres. Il est ensuite mobilisé pour toute la durée de la 2ème guerre mondiale.

En janvier 1945, il est arrêté pour avoir émis dans une lettre privée des doutes sur la stratégie politique de Staline, qualifié par ailleurs de "caïd". Il est condamné sans appel à 8 ans de redressement dans un camp, pour complot antisoviétique, une expérience qu'il relatera dans "Une journée d'Ivan Denissovitch".



Né à Rotterdam, étudiant en médecine à Leyde, Bernard de Mandeville s'établit à Londres, où il fit carrière comme médecin et comme homme de lettres.

Auteur d'une œuvre littéraire abondante, il est passé à la postérité avec un court opuscule didactique, La Ruche bourdonnante ou les Canailles changées en honnêtes gens (The Grumbling Hive or Knaves Turn'd Honest, 1705).

Cette fable de quelque cinq cents vers fut reprise dans une version remaniée et enrichie de commentaires : The Fable of the Bees : or Private Vices, Publick Benefits, publiée en 1714.

Le 8 juin 1978, le discours d'**Alexandre Soljenitsyne** tenu aux étudiants de l'université de Harvard resta gravé dans l'histoire. Il exposa une vision très critique de nos sociétés, en particulier du capitalisme et du communisme, qu'il qualifia de : "deux faces d'une même pièce".

Le communisme, se cachant derrière "Le Parti" peut agir sans vergogne. Le Parti étant une structure immatérielle émanant directement du peuple, il est incritiquable. Le critiquer serait précisément critiquer le peuple, rendant ainsi inexistante la responsabilité individuelle d'une action initié par de celui-ci. Il est de ce fait extrêmement facile d'agir immoralement.

La série retraçant l'accident de Tchernobyl, diffusée en 2019 sur HBO, le montre assez clairement. Un bouc émissaire devait être désigné afin de ne pas mettre en cause la chaîne de commandement du "Parti", car les ordres, aussi aberrants soient-ils, étaient exécutés sans états d'âme (voir chapitre 9).

Le capitalisme, quant à lui, se cache derrière la loi. La loi, par exemple, permet à Michelin de licencier des centaines d'ouvriers l'année de ses bénéfices record. La loi permet d'emprisonner un mendiant qui aura volé une orange parce qu'il avait faim. La loi permet à un homme politique ayant détourné des millions d'euros d'argent public d'être libre et d'arpenter les plateaux télé avec le sourire. Les lois sont votées par nos politiques, ayant les politiques que nous méritons, nous avons donc les lois que nous méritons.

D'après Soljenitsyne, nos dirigeants n'ont plus le courage de leurs actes, ils se cachent derrière un rempart impalpable et donc inébranlable. La loi leur permet de garder leur vertu quels que soient leurs actes.

D'ailleurs, le titre de ce chapitre est un bel oxymore. La vertu et la loi n'ont absolument rien en commun. La loi est par définition amoral et objective alors que la vertu est morale et subjective. La loi est votée, la vertu vient principalement de la tradition religieuse.

Bernard Mandeville propose une réflexion intéressante dans sa fable des abeilles, allégorie satirique de notre société publiée en 1714.

Dans ce texte, notre société est trivialement caricaturée par une ruche dans laquelle l'individualité des uns permet la richesse du groupe. Imaginons un village dans lequel les deux boulangers qui s'y trouvent, chercheraient chacun, par pure vénalité (immorale, mais légal), à détenir le monopole de la vente du pain.

Ce n'est certainement pas en vendant à moindre coût une baguette de piètre qualité qu'ils y arriveront, mais plutôt en proposant des produits au meilleur rapport qualité/prix.

Dans cet exemple, la volonté d'enrichissement personnel permet une amélioration du niveau de vie du groupe.

La frontière entre le vice et la vertu peut être discutable alors que la loi laisse peu de place à l'ambiguïté.

Adam Smith (voir chapitre 11) s'appuiera fortement sur ce principe pour créer notre modèle économique libéral toujours d'actualité ainsi que la fameuse main invisible du marché.

Cependant, dans notre modèle libéral, la vertu morale n'est pas compatible avec la prospérité économique. En particulier quand les règles ne sont pas équitables.

L'exemple de l'ouverture du marché de l'électricité en est le meilleur (pire) exemple. Si les règles avaient été équitables et respectées, la concurrence n'aurait pas survécu plus de quelques mois, pour ce faire, nous avons modifié la règle (et donc la loi) afin d'obliger EDF à vendre un quota d'électrons à perte pour alimenter sa propre concurrence et enrichir des acteurs privés avec de l'argent public.

L'immoral sous couvert du légal pourrait bien être la marque de fabrique du néolibéralisme.